

d'éternité. Il se trouve alors dans le stade humoristique transitoire qui forme l'analogie du stade ironique. De même que l'ironiste observe une attitude ironique envers l'esthétisme auquel jusque-là il s'est donné et dont il ne s'est pas encore tout à fait affranchi, de même l'humoriste observe une attitude humoristique envers une conception considérant le stade éthique comme suprême. Il s'achemine vers le stade religieux qui ne donne un sens à la vie que sur un fond d'éternité. C'est ce qui peut arriver. L'homme est conduit par « sauts » du stade esthétique au stade religieux. Toutefois, pour Kierkegaard il n'y a aucune nécessité logique ou nécessité psychologique dans ce développement. Chaque stade a ses prémisses qui logiquement ne peuvent se dépasser. Autrement dit : certaines personnes restent toute leur vie esthéticiens, d'autres moralistes, d'autres encore humoristes, etc. L'essentiel pour Kierkegaard est que l'individu, à n'importe lequel de ces stades où il se trouve, « réalise l'idée du stade ».

Quant à lui-même, Kierkegaard s'était rendu compte en 1840, lorsqu'il avait rompu ses fiançailles, qu'il avait « le choix entre le stade esthétique et le stade religieux ». Il « choisit » ce dernier dans une forme spécifiquement de religion chrétienne. Les écrits les plus profonds sur ce sujet sont *La Maladie mortelle* (1849) et *L'École du Christianisme* (1850). Autant qu'on puisse voir, à aucune époque de sa vie, Kierkegaard n'a douté de la « vérité » de la religion chrétienne. D'autre part, son rapport personnel à la religion chrétienne a été sujet à des oscillations considérables. Dans sa jeunesse il en était « scandalisé », surtout à cause « du grand tremblement de terre ». Plus tard il évoqua les difficultés intellectuelles de la foi. Pour Kierkegaard la religion chrétienne était d'un bout à l'autre « paradoxale ». Elle était « la croix de la pensée ». Il a développé ce sujet tout au long dans son grand ouvrage systématique intitulé *Postscriptum* (1846). Mais les paradoxes de la foi ne faisaient que l'exciter à une ferveur chrétienne plus profonde. Il était de ceux qui croyaient quia absurdum est. La vérité religieuse était pour lui « subjective » ; elle se trouvait dans la « ferveur » de la foi.

Signalons enfin que dans *Enten-eller*, le stade éthique ne se détache pas entièrement du stade religieux. Il n'est pas « purement humanitaire ». Ce n'est que dans ses écrits ultérieurs que Kierkegaard distingue clairement entre ces deux stades. Cependant, pour le conseiller, le stade éthique est le centre. A la fin de *Enten-eller* se trouvent quelques pages portant le titre « *Ultimatum* ». Elles sont présentées comme étant écrites par un prêtre et elles laissent entrevoir le stade religieux proprement dit que Kierkegaard ne développe que dans ses écrits ultérieurs.

Copenhague, 1942.

FRITHJOF BRANDT.

(Dr. phil., Professeur à l'Université de Copenhague.)

(L'Introduction a été traduite du danois par Mlle Marie-Louise de Jessen.)

Il m'est particulièrement agréable, au moment où cette œuvre peut enfin paraître, d'exprimer mes remerciements à tous ceux qui m'ont aidé dans ma tâche.

Je pense d'abord au Fonds de Rask-Oersted de Copenhague dont la Direction n'hésita pas à accorder dès 1932 une subvention assez importante à l'Association Franco-Danoise de Paris qui, sous ma direction et sur l'initiative de MM. Robert de Traz, André Babelon et Denis de Rougemont, avait décidé d'entreprendre une publication collective des œuvres de Søren Kierkegaard, jusque-là presque inconnues en France. Bientôt la Librairie de la Nouvelle Revue Française, Gallimard, marqua à cette entreprise un intérêt dont le résultat déjà très appréciable n'a pas besoin d'être signalé ici, mais les amis du philosophe danois et ses compatriotes ont le droit, et même le devoir, de lui exprimer toute leur reconnaissance. La maison Gyldendal de Copenhague a de toutes manières facilité l'entreprise et nous a permis de profiter des notes des éminents savants danois publiées dans sa grande édition de 1920. M. le Dr. phil. J. Himmelstrup nous a également autorisé à nous servir de son « *Lexique des Termes* », spécialement écrit pour ladite édition, source inappréciable de renseignements utiles pour ceux qui désirent pénétrer jusqu'au fond la pensée du philosophe et sa terminologie assez particulière.

Je ne veux pas oublier les précieuses indications et les multiples conseils qui m'ont été donnés par M. le Professeur Dr. phil. Paul V. Rubov et par mon regretté ami, le Professeur Dr. phil. Edv. Geismar. Mes bien sincères remerciements sont dus également à M. le Professeur Dr. phil. Frithjof Brandt qui, malgré des occupations très absorbantes, a consenti à écrire la préface de cette traduction. Envers mes collaboratrices françaises, ma regrettée fille Odette, licenciée en philosophie, et Mlle Marie-Henriette Guignot, licenciée ès lettres classiques, mes sentiments de reconnaissance sont infinis, car sans elles je n'aurais sans doute jamais osé assumer une tâche aussi lourde.

FERDINAND PRIOR.